

# BABEL

PETITS RÉCITS ET AUTRES SÉISMES

POUR FAIRE UNE HISTOIRE COURTE



C É G E P   D U   V I E U X   M O N T R É A L

Illustration de couverture: Mark Tansey

Graphisme du titre en couverture: François Leclerc, 1995

# BABEL<sup>N°10</sup>

PETITS RÉCITS ET AUTRES SÉISMES

## Si par une session d'hiver un étudiant...

Les étudiants de première année du profil Création littéraire n'en sont pas à leur première publication puisqu'à la session d'automne 1999, ils nous ont fait découvrir quelques-uns de leurs textes dans un recueil intitulé *Délire. L'hiver dernier*, dans le cadre d'un cours portant sur le récit, c'est principalement en prose qu'ils ont été amenés à explorer leur imaginaire.

Les contraintes du récit et celles du professeur n'ont jamais semblé les contrarier: ils ont su, à l'intérieur de certaines limites, donner libre cours à leur inventivité. Le premier thème imposé avait été choisi pour son côté à la fois abstrait et évocateur: il s'agissait de composer un court texte sur un parfum, sur une senteur. C'est une nouvelle qu'ils ont ensuite eu à rédiger pour laquelle ils devaient choisir entre trois thèmes on ne peut plus classiques en littérature: un mystère, une rencontre ou un rêve. Finalement, après la lecture de *L'Avalée des avalées* ou du *Nez qui voque*, ils ont eu à créer un personnage en s'inspirant de la prose ducharmienne.

C'est avec une fierté certaine que je vous présente une sélection des textes de ceux qui auront été mes premiers étudiants en Arts et lettres et dont quelques-uns amorcent manifestement une carrière d'écrivain.

Sophie Guillemette

PAR LES NARINES...

Laurence Cormier

## La sainteté passe par les services sanitaires

Je ne suis pas en odeur de sainteté auprès de ma mère : elle n'estime guère les ambitions qui forgent ma personne. Elle a des raisons et me les répète constamment : « J'arrête pas de faire rire de moi à cause de ta job de vidangeur, t'as pas d'autres ambitions que d'sentir la merde. Mes amies pensent que c'est de ma faute, elles pensent que je suis une mauvaise mère. Heureusement que je suis une bonne amie. Pourquoi tu retournes pas à l'école ? Tu pourrais peut-être devenir aussi intelligent que moi et être médecin. Ça me changerait de ton odeur de merde, qui, soit dit en passant, commence à s'imprégner dans les murs. »

« Si au moins tu sentais ta propre merde. Mais non ! Tu sens la merde des autres. »

Chaque fois qu'elle termine son impressionnant discours, je dois à mon tour lui répéter que je ne suis pas vidangeur, qu'un vidangeur, nom masculin, est celui qui assure la vidange des fosses septiques, tandis qu'un éboueur, nom masculin, (de boue), ce que je suis réellement, est celui qui est chargé du ramassage des ordures ménagères et qui est très utile à la société.

« Et je ne sens pas la merde des autres mais bien la décomposition de la nourriture de tout le monde. »

Sabrina Rodrigue

## Parfum de dépendance

Lorsque j'arrivais devant chez lui, je montais la longue filée de marches, une par une, sans me presser. Je n'étais même pas encore à l'intérieur que, déjà, une odeur familière, mélangée à l'air vicié de la ville, me montait au nez. Avec le temps, il faut dire que je m'y étais habituée, mais je me souvenais encore facilement de mon écœurement d'antan lorsqu'encore toute jeune mes parents m'amenaient ici. En pénétrant dans le vestibule, je remarquai que l'odeur se faisait maintenant plus forte. C'est bien évident que ça sentait bizarre, étant donné que c'était l'appartement d'un vieux, mais par-dessus cela flottait une odeur qui semblait définitivement ancrée dans toutes les pièces. Le parfum âcre s'était imprégné dans les murs, les divans mais surtout dans ses vêtements. Il me prit par la main et m'amena dans une pièce minuscule, faiblement éclairée, où l'odeur atteignait son apogée. Il alla s'asseoir au fond de la sombre salle sur l'unique fauteuil qui voisinait un immense cendrier. Assise à ses pieds, je le regardai allumer un de ses bons vieux cigares cubains qu'il plantait verticalement dans l'embouchure de sa pipe. En l'espace d'une minute, la pièce fut remplie d'une épaisse boucane blanchâtre. Il me tendit nerveusement sa pipe et, j'osai, pour la première fois, emplir ma bouche de l'air nauséabond qui s'échappait du cylindre brun qui se consumait devant mes yeux ébahis.

Cette odeur, ce parfum, que j'avais humés durant toutes ces années s'étaient fait à présent un nid sous ma langue...

Roseline Fréchette

Petite rose philanthropilique  
ou  
L'odeur suave de ma débonnaire petite maman

C'était un soir après l'école, ma mère m'avait annoncé qu'elle était allée voir le cancertographe; elle avait attrapé un cancer, je me disais que ça se soignerait comme une mauvaise grippe... Puis, son odeur corporelle s'est modifiée. Au début, on a bien cru que c'était la chimiothérapie qui lui volait son odeur mirifique. Cependant, de jour en jour, son odeur se modifiait; devenait plus âcre.

Mon petit être de chair se refusait à toute éventualité morbide, mais une odeur de sang séché s'installa confortablement autour du lit de ma mère malade. Inexorablement, ma mère plongeait vers une pente aride où je ne pouvais la suivre; bien plus qu'une vision déchirante, je devais supporter le fait que ma mère portait une odeur étrangère à la sienne. Puis, ce fut l'odeur des cieux qui vint se poser sur elle! Je sentis à nouveau le doux parfum de ma mère, en songe. C'était comme au temps passé, une bonne odeur de vanille envahissait mes narines. Cette odeur ne me quitte plus depuis, ma mère non plus.

Martin Labrosse

## Un souffle la nuit

Mon sommeil avait été agité. Pourtant, on pouvait dire que j'avais bien dormi. Ce n'était pas toutes les nuits, en effet, que j'empruntais de tels détours sur les sentiers de la sensualité – ou sous ses couvertures ! Je rêvais peu, et jamais d'aventures si agréables. Il m'avait semblé m'être éveillé une première fois vers deux heures du matin et avoir admiré le corps superbe de Catherine. Quelques secondes éternelles. Elle avait une beauté à elle, baroque, dont le charme résidait précisément dans son imperfection. Mon amour était faite de mille éclats arrangés en tous sens. Mille brisures, mille clartés qui appellent. Je m'en étais rapproché sans m'en rendre compte ; je percevais sa peau : une plage au soleil, de sable chaud, où je céderais enfin à l'hypnose voulue. C'est en goûtant le souffle de ma maîtresse endormie que j'avais franchi moi-même le seuil du rêve. J'avais puisé à sa bouche une odeur imparfaite d'érotisme exquis qui m'inspira les détours mentionnés plus haut. Nos corps ne s'étaient plus quittés et leur étreinte épuisante avait duré jusqu'au matin. Quand elle m'embrassa finalement pour me désenchanter, il n'y avait plus trace, à ses lèvres, du délice éprouvé plus tôt. Elle s'était brossé les dents.

Marianne Langlois

## L'odeur de la paix

La brise fraîche qui passait par la fenêtre à peine ouverte de la voiture faisait voler ma frange délicate et pâle. Les jambes croisées en indien sur la banquette arrière de la voiture, mon coude apposé sur l'accoudoir, ma main soutenant ma tête remplie et pesante de sage petite fille.

Je me laissais porter par la voiture sillonnante, suivant la route d'été entre les falaises de roches, les arbres et les ombres qu'ils projetaient. L'impression de se perdre sur les étendues de voies routières, les chemins semblant mener partout, partout où l'on a envie d'être. Les voyages au bout du monde ne semblaient plus si absurdes, mais plutôt accessibles. Toutes ces voies d'accès mènent-elles dans l'imaginaire ?

Douce et tranquille que j'étais, regardant défiler les champs d'or, les îlots forestiers quelque peu dénudés et les plaines remplies ou plutôt tachetées de brouteuses ; de pauvres vaches passives prenant la pose pour les voyageurs. Celles-ci qui ajoutaient au paysage une touche coquette et divertissante.

Plus on s'approchait de ce paradis visuel, plus notre sens olfactif, lui, vivait l'enfer. Des odeurs fortes émanaient des bouses de vaches encore chaudes et fraîches. On aurait dit qu'un halo de puanteur intense englobait la voiture. Bouffées de crotin, émanations gazeuses, acides irrespirables ; nous étions en route pour l'Avenir, lieu chéri de mon enfance, accessible par la seule voie du tunnel de la puanteur. Une sorte d'initiation je présume...

J'adorais aller à la campagne, je pouvais courir partout, m'épivarder sans contrainte d'espace, m'occuper des animaux, entre autres des vaches. À la ferme, ça ne sentait pas la rose, mais on s'habitua rapidement à l'odeur environnante. L'odeur semblait s'atténuer miraculeusement. J'associais ce nuage d'aigres arômes à mon arrivée dans un autre

monde, là où je devenais libre, plus légère, toutes pressions révolues. On aurait dit que toutes les énergies négatives qui provenaient de la ville se transformaient en énergies positives arrivées en campagne. La terre et son odeur pure avaient des effets bénéfiques et même magiques. On arrivait à oublier l'esthétisme urbain, plastique et trop extravagant de la ville, plongeant notre âme dans la sérénité. Autour de nous, un paysage naturel, ce que l'on ne pouvait vraiment retrouver en ville.

Chaque été, la campagne venait à moi comme un lieu d'épanouissement, un lieu où la vie se présentait si belle et si simple. Lorsque la voiture se faisait envahir par les émanations organiques, même si c'était plutôt désagréable sur le moment, la paix en moi revenait. Je pensais à la joie que j'aurais en arrivant à la ferme. Ce lieu parfois me manque parce que je me sens engloutie sous les désordres humains. Victime de ma génération.

# NOUVELLES

Un rêve, une rencontre, un mystère...

Renaud Jean

## Les trois soleils

La voiture filait comme une bombe sur la route déserte, au milieu d'un champ plat, vaste et blond. Tandis que les trois soleils de juin faisaient briller la carrosserie de la vieille décapotable que Duke conduisait, Mila et Gabriel, à l'arrière, demeuraient silencieux. Chacun fixait l'horizon, l'air grave. Sur leur front coulait une sueur anxieuse.

À un certain moment, Duke fit ralentir la voiture et tourna brusquement le volant. Le véhicule s'engagea aussitôt dans l'herbage, à moindre vitesse, tandis que Mila et Gabriel regardaient au loin, où se dressait un seul arbre, un grand chêne duquel ils se rapprochaient de plus en plus. Depuis le départ, pas un mot n'était sorti de leur bouche. Leur cœur battait comme un tambour, alors que le terrain accidenté cahotait la décapotable et que le vent glissait dans leur chevelure.

Duke stoppa la voiture à quelques mètres de l'arbre et le moteur cessa ses vrombissements. Personne n'osa bouger. Il leur semblait qu'il fallait repousser cette rencontre, bien qu'une ferme envie les incitait à agir. Ils se sentaient coincés entre un désir et une crainte dont ils ne pouvaient expliquer la cause. Gabriel quitta le premier ces réflexions métaphysiques pour s'extirper du véhicule en un bond. Duke et Mila l'imitèrent aussitôt. Ils marchèrent jusqu'au chêne d'où ils scrutèrent les alentours. La scène n'offrait rien d'autre que l'herbe dansante, l'arbre raide, le ciel bleu et les soleils. Gabriel rompit le silence :

— Il faut aller où maintenant ?

— Elle a dit de marcher vers le nord, répondit Duke après un moment, songeur.

C'est là qu'on les rencontrera. Vers le nord.

Mila tira une boussole de son sac à main. Elle détermina la position du nord et se mit à marcher. Les deux jeunes hommes la rejoignirent illico et avancèrent à ses côtés.

Dans la douce chaleur de ce début de soirée, ils cheminaient excessivement lentement. Ce n'était pas le temps ni la fatigue qui causaient cette lenteur, mais bien l'appréhension de l'inconnu. Après une demi-heure de randonnée silencieuse, Gabriel mit en doute l'exactitude de la boussole de Mila, qui lui répondit de calmer son impatience. Duke renchérit en ajoutant que cela pouvait prendre encore beaucoup de temps; on l'en avait averti. Pourtant, quelques minutes plus tard, Mila aperçut au loin des silhouettes floues qui se dirigeaient vers eux. Elles se rapprochaient peu à peu et, bientôt, ils purent distinguer clairement un homme et une femme, vieillards courbés qui marchaient péniblement. Gabriel et Duke se considérèrent un instant, troublés.

Quand un mètre seulement sépara les vieillards des jeunes gens, les deux partis s'immobilisèrent. Mila, Duke et Gabriel, côte à côte, pétrifiés, ne purent émettre un son. La vieille femme avait les traits de Mila : ses yeux verts, son sourire, ses minces sourcils. Elle portait un chapeau de paille et tenait une canne. Mila tendit la main, mais un mur invisible la bloqua. Elle tenta de le contourner, mais la cloison cristalline semblait traverser la prairie d'un bout à l'autre ; il n'y avait rien à faire qu'à observer. L'homme, de son côté, correspondait à l'image de Duke : l'air grave, la mâchoire carrée, les yeux noirs. Son smoking lui donnait un air sérieux. Il n'y avait pas de doute : devant eux se tenaient Mila et Duke, une cinquantaine d'années plus tard.

Ils n'eurent pas le temps de les observer plus longtemps car, soudainement, un vent violent se leva, sous un ciel sans nuage, et, pendant quelques instants, personne ne vit plus rien. Les deux vieillards disparurent dans la bourrasque passagère. Quand l'air redevint calme, Duke et Mila regardèrent Gabriel. Ébranlé, il restait figé devant le vide.

Puis, dans le ciel doré, les trois soleils vinrent à une vitesse folle se fracasser les uns contre les autres. Des débris s'échouèrent un peu partout sur la terre. Impassible, les yeux hallucinés, Gabriel se mit en route vers la décapotable, suivi de Mila et Duke, exaltés, qui en profitaient pour se remplir les poches de fragments de soleils.

Laurence Cormier

## Les poètes sont de bien grands menteurs

J'ouvre les yeux. Il fait noir. La noirceur dans mes paupières est la même : parfaite, totale. Je les ouvre à nouveau. Aucune différence. Aucune lumière n'excite ma rétine. Où suis-je ? L'écho me répond que je suis enfermé. J'essaie de me rappeler où j'étais avant. Où étais-je avant ? Où étais-je avant ? Allez ! Réfléchis ! Je ne me souviens de rien. Je ne sais qui je suis, ni qui j'étais, encore moins d'où je viens et où je vais. Comment suis-je atterri ici ? Je ne le sais davantage. Je n'y vois pas plus clair. J'attends. L'attente est interminable. Je me sens minable. Je n'ose bouger, de peur de tomber dans un trou sans fond.

Le sol se met à trembler. Je suis projeté dans les airs avec force. Vol plané. Je m'écrase au sol comme un oiseau mort. Une corde me retient, c'est bien. Si je suis attaché, je ne peux pas tomber indéfiniment. À moins que la corde soit sans longueur. Peu probable, sinon je ne serais pas attaché. Je peux donc explorer les lieux sans crainte de chuter dans l'infini.

J'avance à petits pas, mains devant, comme un aveugle qui refuse de marcher avec sa canne. Ma main droite, légèrement en avant, touche enfin quelque chose. Un mur, humide, gluant, dur comme la roche, troué à intervalle régulier. Chaque cavité contient un liquide visqueux, inodore. J'ai soif. Je n'ose pas y goûter. C'est peut-être du poison. Il est préférable de continuer. Je longe le mur, me guidant de mes mains. J'accélère le pas. Je cours presque. Je me fatigue. J'ai soif. La soif l'emporte sur la peur. Je bois. Ça goûte l'huile de morue. Je recrache. Je désespère. Je ne sortirai jamais d'ici. C'est une grotte sans sortie. Impossible. Je m'étends, m'endors, récupère.

Trois petites secousses me réveillent. Je me lève. Trois autres secousses. Je perds l'équilibre, titube, m'appuie sur le mur. Trois secousses, plus fortes. Mes mains perdent pied, je trébuche, face première. Les secousses suivantes me relèvent. Je suis debout,

chancelant, avançant contre mon gré. Je m'échoue. Quatre secousses. Je glisse. Je tombe je tombe je tombe je tombe je tombe je tombe je tombe. Je m'écrase comme un cheval à la guerre.

J'aperçois finalement un brin de lumière. Je me réjouis : il n'y a pas de lumière sans sortie. Guidé par son rai, j'avance. Il est de plus en plus fort. Le sentier de plus en plus étroit. Je dois marcher à quatre pattes. Ramper. J'arrive. Je suis aveuglé. Je n'y vois pas plus clair. J'y suis. La tête dans la sortie, jouissant dans la lumière.

On vient enfin à ma rescousse. On me balance la tête en bas. On me claque les fesses. Je suis vivant.

- Tu ne peux pas te souvenir de cela.
- Ah oui ! Et pourquoi ?
- Parce que tu n'es encore qu'un spermatozoïde, un mythospermato.
- Qu'est-ce que c'est un mythospermato ?
- Un embryon de poète.

Francis-Carl Dufresne Brault

## Numéro 1497

Être ici ou dans un cercueil, c'est la même chose. Je repose en enfer entre quatre murs sombres, que mes yeux ont peine à distinguer. Une odeur moite d'angoisse s'infiltré jusque dans le fond de mon être déchiré par le désespoir. Je ne suis plus capable de respirer la solitude de mon trou noir, parallèle à l'air d'un bocal fermé hermétiquement sur ma vie. Je ne suis plus capable de supporter cette solitude qui sent le renfermé... J'ai le cœur moite des sueurs de l'agonie.

Il faut que je sorte d'ici. De toute façon, je n'ai rien à faire dans ce merdier : je suis innocent. Je n'ai rien fait de mal et il y a des lunes que je pourris ici, seul. Il y a tellement longtemps que je moisiss dans ce gouffre sinistre, que je ne me souviens plus de mon nom. C'est un matricule qui le remplace. Chaque fois que je l'entends, quelque chose en moi se meurt : « Numéro 1497, veuillez vous avancer... » Je suis rongé par la racine, ici... Il faut que je disparaisse de cette satanée prison.

Ici, rien ne change ; les jours se répètent et j'ai la douloureuse impression que le temps n'existe plus. Là où je gis, il n'y a pas plus de portes qu'il n'y a de fenêtres ; aucune lumière n'est susceptible d'éclairer mes mains. Je ne me vois plus, mais je sais que je suis là. Je suis là où je suis quand j'ai les yeux fermés, dans le vide, dans le noir. Le jour est la nuit et la nuit est un abîme profond. J'ai peur.

Présentement, je suis au fond de ma cellule, complètement nu. Ma nudité subite m'empêche d'écouter le silence de cimetière qui grave sur une pierre tombale chaque instant de mon existence.

Quelle est cette voix qui me parle ? Je dois devenir fou... J'entends une voix, une voix inintelligible, sortie tout droit du néant, qui vient briser le silence ténébreux de mon gouffre. Aussi, ma nudité me gêne-t-elle devant cette présence immatérielle inattendue... Malgré que la voix me soit confuse et que mes oreilles n'arrivent pas à saisir ce qu'elle

prononce, je comprends tout de même ce qu'elle veut me communiquer : elle m'offre une chance inespérée, et combien miraculeuse, de disparaître enfin de cette infâme prison.

Pour soulager mon hémorragie cardiaque, la voix me prescrit de fermer les yeux, le temps de faire le vide dans mon être. Ainsi, pour quitter le château obscur, me dit la voix, il faut s'affronter soi-même et faire face à ses terreurs. Je le veux bien... Mais j'ai démesurément peur de fermer les yeux et ainsi me retrouver seul dans le noir. Que faire ?... Tant pis, je n'en peux plus de supporter une telle souffrance.

Je ferme les yeux.

En rouvrant les yeux, un nouveau paysage s'offre à moi, un nouveau monde défile devant moi, je vis dans une nouvelle contrée... presque aussi sombre que mon gouffre...

Je suis appuyé contre le mur de la prison, dehors, seul au beau milieu d'une chaude nuit, une nuit sans lune, sans étoiles. Un plafond d'épais nuages noirs m'écrase sur une herbe bleu foncé et gélatineuse.

Encore cette nudité gênante.

Malgré la chaleur suffocante, l'haleine du vent est fraîche, d'une fraîcheur à me donner des frissons de frousse. Je reste donc immobile, le temps de réfléchir à ce qui m'arrive.

Me voilà dehors, sorti de mon trou. Il y fait un peu moins sombre et je réussis à distinguer, dans cette pénombre, quelques formes. Mais j'ai encore peur, l'angoisse ne m'a pas quitté. La voix m'a sorti du gouffre, à moi de me sortir de l'enfer. Je dois m'enfuir en courant... Je regarde autour et devant moi, histoire de voir s'il n'y aurait pas une route quelconque, un chemin qui me mènerait à la lumière ; rien. Un vaste brouillard m'empêche de voir à plus de sept mètres devant moi.

Tant pis... Je tente ma chance...

Sans même y songer une seconde de plus, je fonce et je m'enfonce dans la gueule de la nuit. Je cours à toute vitesse, je veux rejoindre la liberté. Mon cœur bat impétueusement; l'espoir renaît en moi. Mais un son étrange vient soudainement perturber la nuit et freine mes ardeurs de grand condamné...

Malheur ! L'alarme est sonnée ! Les gardiens m'ont vu et ils me poursuivent en me criant d'arrêter, que ma fuite est inutile. Je ne les écoute plus... Je continue ma course, déchaîné. Ou plutôt, enchaîné...

Ma nudité m'obsède ; elle devient mon boulet et ralentit affreusement ma course.

J'essaie de courir le plus rapidement possible, afin d'arriver. Mais arriver où ? J'ai l'atroce impression que le chemin que tracent mes pas n'a pas de fin; je cours sur le néant pour atteindre l'infini.

Sans me prévenir, la peur envahit mon corps et l'angoisse saisit mon âme. Que m'arrive-t-il ? J'ai de la difficulté à courir. Mes pas sont d'une lourdeur mortelle et je ralentis considérablement. Mes pieds semblent s'enfoncer dans un sol gélatineux, comme si je courais sur un sable mouvant. Mes gestes sont de plus en plus gauches et lents. Je transpire ma peur, je pleure mon angoisse... J'ai le cœur moite des sueurs de l'agonie.

Je sens le souffle macabre des gardiens dans mon dos nu. Ils me rattrapent ; je ne veux pas retourner en prison, je ne veux pas revivre dans mon gouffre... Je ferme les yeux... NON!

«Numéro 1497, arrêtez-vous ! Numéro 1497... Numéro 1497...»

J'ouvre brusquement les yeux, terrassé. Je baigne dans ma sueur, seul au fond de ma cellule. L'intercom m'a enlevé du rêve, comme il me ramène à la réalité...

«Numéro 1497, veuillez vous avancer. Vérification des détenus.»

Alexandre Piché

## Vingtième

Je vécus six mois, dans une chambre, à pelleter des brouillons comme une neige souillée. Les murs suaient en quête d'un coup de vadrouille et mon verre criait sans cesse au nom d'une mauvaise soif. La bouche perdue, les mains souffrantes, les tempes enflées, je passais d'une larme à un éclat de rire comme on passe de gauche à droite dans un couloir étroit. J'avais la barbe d'un naufragé et les nerfs d'un réveille-matin aphasique. J'avais mal, solitaire, mon estomac ne s'incendiant plus. Je n'étais qu'un personnage inerte, une épave de plus dans le stationnement des essoufflés.

Dans mes vers repassait son image. Elle. Muette. Je cherchais.

Nous nous étions rencontrés au lancement de mon dernier livre où les félicitations abondaient comme mes dédicaces. C'était mon soir.

Lorsqu'elle vint soumettre son exemplaire à ma plume, elle m'interrogea comme un ami d'enfance.

— Pourquoi écris-tu?

De toutes les questions qui m'avaient été posées dans ma vie, celle-ci incarnait la plus belle muse de mon silence. Tant d'années à vagabonder sur un monde de papier et ne pas savoir d'où vient l'élan! Je la regardai telle une ligne à haute tension qui s'écroule sous le poids d'un verglas soudain. Elle était belle comme un automne, les yeux d'une ville dans la brume. Nous restâmes ainsi, intemporels, nous survolant comme des humains. Méfiants. Obsédés. On aurait dit l'épisode d'un soap Mais un mâle vint, l'enlaçant de ses tentacules. La nuit fut remise à plus tard. De la même manière que mon numéro de téléphone glissé secrètement au beau milieu de mon livre, ma dédicace se faufila: Pour éblouir ceux qui me déconcertent.

Elle mit une semaine à lire la moitié de mon livre. Je devins son amante. Perdu dans le torrent de nos sueurs, j'oubliai le monde, aveugle et fidèle au refrain. Nous nous étendions avec notre désir interdit dans ces matins de « congrès » passés ensemble, étourdis, en fusion. J'aimais mon rôle. Un intrus. Un salaud. Un assouvi.

Nos corps ronronnèrent un certain temps, étranges, farouches. Puis, comme d'habitude, elle rejoignit un matin la pieuvre de son autre alcôve. Elle ne revint cependant jamais. Ma réclusion débuta ce jour-là. Torturé, je fis des centaines de cents pas à l'orée d'un délire, tantôt hurlant comme un loup, tantôt baillant comme un chat. Je ne trouvais pas.

C'est après la moitié d'une année que j'abandonnai ma quête. Il n'y avait rien à faire. Même en tentant de commettre des poèmes de cœur brisé, je ne trouvais ni l'ennui ni la peine. Elle n'avait été qu'un fantôme, lequel me demandait de feindre en elle le grand amour, jouissant à ma contrefaçon.

C'est ainsi que je mis du temps à être de mon siècle.

Astrid Delisle

## L'océan me répondra

Je me réveillai un matin, comme tous les matins. Les yeux cimentés par un lourd sommeil, je me dirigeai vers la salle de bain, cherchant la poignée à tâtons. Ayant soulagé un certain besoin naturel, je retournai en vitesse à ma chambre, voulant regagner mon lit si douillet. Pourtant, dans ma hâte, je ne retrouvai pas le confort de mes draps.

Les yeux toujours fermés, je pénétrai dans mon placard par pure inadvertance. Quelle ne fut pas ma surprise de sentir sur mon visage une douce brise. Une certaine chaleur réconfortante m'enveloppait et un arôme de fraîcheur flottait dans l'air, ressemblant étrangement à la senteur d'algue marine de mes bulles de bain. J'ouvris les yeux. Devant moi s'étendait la mer. Une mer d'un bleu comme jamais vous n'en verrez dans votre vie. Un bleu indéfinissable, infini, irréel. Pourtant, je sentais bien son odeur, l'odeur du bleu. Je voyais les vagues déferler sur la plage. Le souffle des eaux quasi imperceptible, le souffle du bleu. Vision hypnotique. Terrible, mais captivante. Était-ce un rêve ? Qui aurait pu le dire ? C'était trop beau pour être vrai, mais trop vrai pour ne pas être là, devant moi. Le sable réchauffait mes orteils encore glacées par les tuiles de la salle de bain. Du sable ?!

Je fis demi-tour sur moi-même. Rien. Le néant. Du sable à perte de vue. Un néant de poussière d'or. Impossible d'apercevoir une entrée, une sortie, une route, une réponse. Une réponse à des milliers de questions. Je fus soudain poussé par un fort désir inexplicable de me jeter à l'eau. Ce n'était pas la chaleur car elle n'était pas accablante malgré mon gros pyjama de flanelle. C'était un désir inconnu, lointain. Une voix qui m'attirait au fond de la mer. Trouver une réponse.

J'avancai lentement, trouvant la situation bien absurde. J'entrai dans l'eau. La sensation était agréable. Je n'avais pas froid, mais je grelottais. De peur ? Non. De plaisir de partir à l'aventure dans mon placard. Incroyable ! J'avais de l'eau jusqu'à la taille et il me semblait que je ne finissais plus de penser au fond de cette eau.

«C'est la quête la plus mystérieuse que j'aie entreprise de toute ma vie. Je dois trouver la réponse. Laquelle? Je dois plonger et ramener la réponse. Je devrai communiquer la nouvelle au monde entier.»

Je parlais tout haut et les mots s'échappant de ma bouche résonnaient dans ma tête. Les dunes de sable me renvoyaient le formidable écho digne du grand canyon. Sensation réconfortante. Je plongeai.

La tête sous l'eau, je m'empressai de descendre et descendre encore, poussé par une volonté folle d'atteindre un but quelconque. J'étais bien loin de la surface et pourtant, les rayons du soleil m'effleuraient toujours. Je ne respirais pas. Comme si le souffle que j'avais pris quelques instants plus tôt m'avait donné tout l'air nécessaire pour entreprendre un voyage d'une semaine. Je continuais de m'enfoncer plus profondément dans les abîmes de l'inconnu. Je ne remarquai pas que la lumière diminuait, diminuait.

Je me retrouvai dans la noirceur totale avant même de réaliser que j'avais touché le fond. Le fond de l'océan. J'avais froid. Terriblement froid. J'avais peur et c'était réel. Je ne voyais rien, ne sentais rien, n'entendais rien. J'étais seul, entouré d'eau noire, mouvante et menaçante. Une vision d'horreur me vint à l'esprit. J'avais gagné le fond et il n'y avait rien à découvrir, seulement l'isolement du reste du monde, l'angoisse, la peur de l'inexploré. Je manquai d'air. Pris de panique je me mis à battre l'eau de toutes mes forces. Je n'en avais plus. Je fus soudain emporté par un tourbillon sorti de nulle part et je remontai vers la surface.

Étendu sur le sable chaud, je contemplai la mer, le sable. À cet endroit, rien ne pouvait arriver de pire que ce que je venais de constater. Il n'y avait pas de réponse. Je m'endormis.

J'ouvris les yeux. Couché par terre dans mon garde-robe sombre, j'eus un instant de panique, me rappelant mon affreux voyage sous l'océan. Mais j'étais chez moi maintenant, de retour dans la réalité.

« Réveille-toi chéri ! », me criait ma mère du bas de l'escalier. C'était rassurant de l'entendre. Elle me rappela ma consultation chez le spécialiste au sujet de mes crises de somnambulisme et je me levai pour me préparer. L'image de la mer me trottait encore dans la tête. Je sortis du placard, du sable entre les orteils.

Geneviève Martel

## La montre

— Pardon monsieur, auriez-vous l'heure s'il vous plaît ?

Le passant me regarde d'un air distant.

— Il est trois heures, dit-il en continuant sa route.

— Merci...

Je me demande bien si je dois me fier à cet homme qui n'a même pas daigné regarder sa montre. Je décide de continuer mon chemin le long de cette rue inconnue.

Étrangement, j'avance, et le paysage reste pareil. Tout est sombre. Il doit encore faire nuit. Les passants sont plutôt rares et j'ai l'impression de marcher sur place interminablement tant les petites maisons carrées qui se succèdent sont identiques. Dans un moment d'inattention, je heurte un promeneur qui ressemble curieusement à l'homme de tout à l'heure.

— Attention où vous marchez mademoiselle ! me dit-il d'un air contrarié. Et ne polluez pas les rues avec vos papiers !

— Quels papiers ?

Mais il était déjà parti en me marmonnant quelques injures. Je regarde le sol et, effectivement, des papiers agrafés reposent à mes pieds. Je les ramasse et je les lis :

IMPORTANT  
À Mlle LILI BLACK  
RENDEZ-VOUS À 3H  
AVEC MONSIEUR  
DE TROIE

Ce message se répète sur trois papiers semblables. Je suis stupéfaite de constater qu'ils me sont personnellement adressés. Je ne sais pas du tout qui est ce monsieur De Troie, mais j'ai la bizarre impression de devoir le rencontrer à tout prix.

Je continue mon chemin en me disant qu'il faudrait bien que je m'informe de l'endroit où habite cet homme. Sur ces pensées, je frôle un passant qui venait dans ma direction.

— Encore vous, Mademoiselle-Dans-La-Lune ! Qu'est-ce qui vous prend de toujours tourner en rond comme ça ?

— Mais je ne tourne pas en rond ! Ça doit faire au moins trente minutes que...

Frustré, il m'interrompt.

— Trêve de bavardage inutile ! Monsieur De Troie habite à trois rues d'ici.

Avant de continuer son chemin, il me demande pourquoi je l'importune au sujet de l'heure puisque je possède une montre. Déconcertée, je regarde mon poignet et, en effet, j'ai une montre. Il est trois heures.

Je continue ma route l'esprit tourmenté. Comment est-il possible que je tourne en rond si mon parcours a toujours été une ligne droite ? Comment puis-je sans arrêt croiser le même homme ? Et surtout, comment savait-il ce que je cherchais ? Pas de panique. Il y a sûrement une explication rationnelle à tout ça.

Seulement trois rues. Je marche quelques minutes sans rencontrer d'avenue transversale. Je vais être en retard. Je décide de partir à la course. Lorsque mes jambes menacent de ne plus me supporter, je m'arrête, à bout de souffle. La détresse m'emporte tranquillement. Je lance un cri de désespoir.

— Comment puis-je me rendre à la troisième rue si je n'en croise jamais une seule ?

— Vous savez que c'est très impoli de crier après les gens ? me dit un homme.

Au seuil de l'hystérie, j'aperçois cet individu, toujours le même.

— Comment faites-vous pour être continuellement sur mon chemin? Et où est cette troisième rue? Où est la première?, lui demandais-je.

— Ah! Mais vous êtes bornée ou quoi? C'est ce que je m'évertue à vous dire depuis tout à l'heure! Cessez de tourner en rond et vous trouverez!, me répond-il.

— **MAIS JE NE TOURNE PAS EN ROND!!!**

— C'est bon! C'est bon! Ne vous fâchez pas, je n'y suis pour rien! Le problème doit être ailleurs dans ce cas. Vous feriez bien de vérifier l'heure.

— L'heure?

Trop tard, il est reparti.

Décontenancée, mes yeux bifurquent vers ma montre. Trois heures. Il est ENCORE trois heures? Tout ça n'a aucun sens! Par curiosité, j'appuie la montre à mon oreille. Pas de tic-tac.

— Bon sang que je suis idiote! Ça n'arrive qu'à moi ces trucs-là! me dis-je.

La vieille tocante de ma grand-mère fonctionne à ressorts et j'oublie constamment de la « crinquer ». Une fois la montre en état de marche, je reprends ma route. À l'horizon, le soleil se lève enfin. Je marche environ dix mètres et je croise une ruelle, puis une deuxième et finalement la troisième tant attendue. Une voix (que je connais bien maintenant) se fait entendre derrière moi:

— C'est ici que vous allez trouver monsieur De Troie, mais il ne vous recevra pas. Vous êtes en retard!

Sur la vitrine à ma droite, il y a une inscription énorme:

MONSIEUR DE TROIE  
HORLOGER

DES TEXTES QUI ONT DU CHARME...

Francis-Carl Dufresne Brault

## Dans ma bulle solitude

Je suis rongé par la solitude depuis mes racines, comme les rats rongent l'écorce d'arbres pourris déjà rongée par d'autres rongeurs. La solitude, donc, me gruge. Elle m'émiette, me réduit en grains, la gredine ! En fait, elle ne fait que compléter avec grâce le travail déjà amorcé par la haine. La solitude est le rat qui vient mettre en poussière mon écorce rendue friable par la haine et la haine est les autres rongeurs qui m'ont dépouillé de tout amour possible. Et la haine provient de ce que mes pauvres yeux projettent comme images dans mon cerveau. Mais ça ne s'est pas fait du jour au lendemain. Non, c'est tout un processus, lent, très lent, qui s'installe, tout bonnement, en moi, en ami, et qui finit par ne plus me lâcher, comme une sangsue qui refuse de se détacher du corps avant qu'elle ne l'ait vidé complètement, ou presque, de son sang.

Il faut dire que mon père fut l'événement perturbateur. Mes parents sont séparés, ne vivent plus ensemble, se détestent, donc, et moi, j'appartiens, tel un talisman, à ma mère. Le juge en a décidé ainsi. Ma sœur aurait sans doute appartenu à mon père, mais heureusement pour elle, elle appartient au paradis (ou peut-être à l'enfer ?). Elle est morte – et non décédée –, elle est morte d'une maladie très grave, le SIDA. Bref, mon père est seul. Quant à moi, je le déteste, ce vieux rat ! Il fréquente de la vermine, comme lui. Et ma mère n'est guère mieux. Elle jouit à l'idée de me faire haïr mon père. Dans le fond, elle me fait pitié et je n'aime pas avoir pitié. Alors, je me suis isolé.

Ma haine vient donc de là, du nid familial d'araignées. Et ma solitude vient du fait que je veux m'éloigner de cette haine. Pour mieux m'en éloigner, je m'isole. Je m'enferme dans moi-même. Je suis à un point tel que les yeux fermés, je vis ma solitude et que les yeux ouverts, je vois ma solitude.

Plus je vois le monde, plus je me sens seul et ça sent bon. Plus je ferme les yeux, plus je sais que je suis seul. En fin de compte, et il m'en coûte cher, je suis une bulle. Je suis une bulle, bien installée dans mon univers et je suis une bulle, qui m'amène vers la solitude.

Martin Labrosse

## Les jeunes filles en fleurs

Les filles ont toutes des seins à faire envie. Les jeunes filles en fleurs, particulièrement, en ont de très jolis. Deux chacune, de formats variés, qu'elles tiennent près du cœur. Ainsi espèrent-elles convaincre leurs prédateurs que les uns ne se prennent pas sans l'autre. Que l'envie, c'est l'amour; et voilà justifié le sexuel. Les jeunes filles en fleurs ne savent pas ce qu'elles disent. Elles compliquent tout: elles veulent davantage que ce qu'on peut leur offrir, en échange de quoi elles offrent trop. Trop sérieusement. Plus que ce qu'on demande. Je ne suis pas le seul à comprendre qu'il n'y a de vrai que le sexuel: toutes elles le comprennent aussi. C'est de bouches et d'étreintes qu'elles rêvent, oui. Mais par leur cœur qu'elles imposent, par le «je t'aime» forcé qu'elles exigent en retour, elles s'assurent à la fois une stabilité émotionnelle qui ne peut leur venir que de l'extérieur. Parce que les jeunes filles en fleurs sont faibles. Chacune est une proie cherchant son prédateur.

Renaud Jean

## Le royaume de mes yeux

Le soleil coule sur mes épaules. Les arbres s'abattent sur moi. La terre se creuse sous mes pieds. La pluie me cloue, cloue, cloue. Tout m'attaque et me bat. La nature m'attaque et me bat sans arrêt. Mon père, c'est toute la nature. Je le laisse faire. Je suis abattu par la violence du vent de sa voix, par les branches d'arbre de ses bras, par la rage orageuse de sa tempête de tête tumultueuse. Mais, en vérité, c'est moi qui lui fais peur, c'est moi qui le bats avec mes yeux de matraques. Je le matraque et je le regarde se défendre en m'abattant. C'est toujours moi qui gagne. L'important, ce n'est pas de participer, c'est de gagner. Je le vois bien. Quand il a terminé, il me regarde comme un perdant et ça l'écœure. Moi et mon sang, on s'amuse sans sourire à crier victoire sans dire un mot. Il s'en va. Je suis par terre comme une aigle des bois. Je porte des bleu(et)s partout sur mon corps. La nuit se jette dans ma chambre et je ne bouge pas. Je suis puissant sur le piédestal que j'ai construit. Je suis le roi du royaume de mes yeux. Tout est à moi. Ce que je vois, je le possède. En moi, devant moi, sous moi, derrière moi, en haut, par moi, par ma bouche jusque dans mon estomac, tout dégringole et m'appartient. Je rends possible l'existence des autres. Même celle de père nature.

Sabrina Rodrigue

## Herbert mon frère

Herbert, Herbert, Herbert, dire que ça aurait pu être mon nom si j'étais née douze minutes plus tard, dire que c'est le nom de ma moitié, de mon jumeau. Je l'ai échappé belle quand j'y repense. J'ai beau me le répéter des centaines de fois dans ma tête, je ne crois pas qu'un jour je m'y habituerai. Ça sonne simplement comme Air-bête; comme son visage au fond. Je suis née le dix-neuf février et je suis Verseau tandis que lui est né le vingt. Ça, ça veut dire qu'il est poisson. Il faut croire que c'était écrit dans le ciel car je peux lui faire « avaler » tout ce que je veux. Herbert, Herbert, Herbert, ça me rappelle la marque d'un vieux fromage qu'on laisse pour-rire au soleil. Herbert, Bébert, Béret, Agrès! Tout de lui me ramène toujours à une image négative. Pourtant, il serait plutôt naturel de l'aimer et de lui être agréable, mais je n'y arrive pas, j'en suis Toussaint-plement incapable. Quoi que j'en pense, cela ne change rien; c'est mon frère, mon miroir. Je crois bien que le dicton « les contraires satyre » serait bien approprié pour définir notre relation... Lui, ce n'est qu'un avachi-de-salon, un fout-rien, un incapable. Moi, je suis en vie. Je veux vraiment voyager, voler, virevolter, partir. Partir pour me découvrir, pour découvrir mon corps de ce qui le couvre depuis toujours.

Annie Laberge

## Mer Poule

Je ne suis pas un cheval. Pas à cheval sur les principes, en principe. Je suis en cavale, pas un cheval, un cavalier. Je rigole, la tête enfouie dans la vallée, entre les deux seins minuscules, monticules, crépuscules, de Muriel.

Ma mère n'a rien compris. C'est normal, «mère» vient du mot «amère».

Je lui ai dit que je partais pour Montréal, pour «l'Expo 67». Je lui ai tout expliqué, jusqu'à l'amour libre, elle n'a pas compris. Elle m'a dit et redit que l'amour ça ne rendait pas libre. Le lendemain, mes clefs d'autos avaient disparu, à tout jamais.

Mère poule, fils poulin? Non! Je suis un cavalier dont la silhouette frêle et frappante discordes contre l'horizon chaud et camé de Montréal, ma douce liberté. Pouce, auto, stop. Auto, stop, ticalope, ticalope, ticalope... Montréal.

Montréal est une marée noire de monde. Mère solitaire, espère, calvaire, ton fils est un Montréalais. Je fume un gros «bat» dans la tiédeur de l'après-midi. Maman attend, longtemps, naïvement, fébrilement, ne t'inquiète pas, j'ai retrouvé le sein maternel. Je braille comme un bébé devant le mont Royal : ton sein de mère sainte, avec son mamelon en forme d'oratoire St-Joseph. Muriel, j'ai beau essayer, je ne vois pas la Gaspésie entre tes seins. Allez hop, cascade !

Mon berceau s'adosait à la bibliothèque,  
Babel sombre où, roman, science, fabliau,  
Tout, la cendre latine et la poussière grecque,  
Se mêlaient. J'étais haut comme un in-folio.

Charles Baudelaire, La Voix (extrait)

Ce dixième numéro de Babel, recueil de textes littéraires d'étudiants du cégep du Vieux Montréal, est publié par le CANIF, dans le cadre du cours « Aspects critiques de la création littéraire ».

Professeure: Sophie Guillemette

© Tous droits réservés aux auteurs et au CANIF, le Centre d'animation de français du cégep du Vieux Montréal.

Renseignements: (514) 982-3437, poste 2164

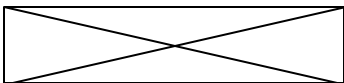
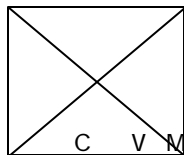
Dépôt légal: mai 1995

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression:

Centre de production de l'écrit du CVM (4208)



Cégep du Vieux Montréal  
255, rue Ontario Est  
Montréal (Québec)  
H2X 1X6

Laurence Cormier  
Astrid Delisle  
Francis-Carl Dufresne Brault  
Roseline Fréchette  
Renaud Jean  
Annie Laberge  
Martin Labrosse  
Marianne Langlois  
Geneviève Martel  
Alexandre Piché  
Sabrina Rodrigue

Numéro 10  
Mai 2000